

Se relevant ensuite, il s'est tourné vers la France qu'il quitte à jamais :

—Terre hospitalière, dit-il en portant la main à son cœur, tu seras toujours présente à mes yeux. Ton nom me sera doux comme celui de mon hameau, et ma chaumière restera ouverte à ceux de tes enfants que l'exile ou la tristesse conduirait à Isola.

Des larmes, en ce moment, mouillèrent les paupières du jeune voyageur, dont la pensée, jusqu'à Chambéry, fut entière pour la France.

Il s'arrêta le soir en cette ville, dormit quelques heures chez son parent, et partit le lendemain avant l'aurore pour son hameau d'Isola.

C'était en ce lieu qu'allait se terminer son long voyage. Là, six années d'absence devaient s'anéantir en un instant ; là un baiser d'Agnès pouvait combler tant de désirs et de souhaits formés depuis si longtemps. Une nouvelle vie commençait pour lui ; vie pacifique et pure dont peu d'hommes jouissaient, parce que bien peu savent la mériter.

Voyez comme notre ami s'avance avec ardeur vers ses montagnes qui l'ont nourri, vêtu, dans son enfance, et qui lui cachent sa cabane antique, sa mère, sa Geneviève et ses amis ! Il approche ; il reconnaît tout ce qui l'environne ; oui, ce grand arbre, au

pied duquel il se repose un instant, est bien le même où ils s'est assis en partant ; ces fleurs, dont il respire le parfum, sont bien les mêmes que celles qu'il a cueillies jadis pour en faire une couronne à la vierge d'Isola ; ces monts lointains, à tête de neige, sont toujours là, immobiles sur leur base profonde : ils les voit, comme il les vit, enfant, affronter audacieusement et les tempêtes et les siècles. Il n'a rien perdu sur les coteaux, dans les vallons ; Dieu fasse qu'il retrouve en sa chaumière le trésor qu'il y a laissé !

Un petit pâtre s'approcha en ce moment, et salua respectueusement le voyageur.

Celui-ci lui rendit son salut en lui demandant s'il connaissait Pierre et Maurice.

—Sans doute. Tant de fois ils sont venus ici.

—Et Geneviève ?

—Mieux encore. La plus grande partie des bêtes que je fais paître appartiennent à son père.

—Mais Agnès ?

—Beaucoup aussi. Elle m'a parlé bien des fois de son fils, qui est maintenant en France.

Dès le matin, je la voyais gravir lentement cette montagne et s'asseoir contre ce monticule couvert de gazon. A midi, elle acceptait l'offre que je lui faisais de se mettre à l'abri du soleil dans la pauvre cabane de mon père, et s'est alors qu'elle priait